

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

LYON

Un an. . . 8 fr.
Six mois. 4 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES

Chez M. V. FOURNIER
14, rue Confort

POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ABONNEMENTS

DÉPARTEMENTS

Un an. . . 10 fr.
Six mois. 5 fr.

ETRANGER

Un an. . . 12 fr.

BONIMENT

Antée fils de la Terre, retrouvait des forces en touchant le sol dont les entrailles l'avaient créé.

Il en est de même de nos députés. Ces messieurs sont revenus de leurs départements respectifs, plus enragés, plus ardents, plus enfiévrés que jamais.

L'air natal, le repos et la bonne nourriture leur ont infusé dans les veines un sang plus vif, ont élargi leurs poumons et donné à leurs larynx une vigueur qui ne demande qu'à s'exercer.

Cette renaissance, ce retour de jeunesse, ce renouveau printanier tiennent à ce que chacun de nos honorables a retrouvé « au pays » le petit cercle d'amis et d'intimes qui se prosternent devant l'énorme talent de monsieur le député.

Au lieu d'aller s'informer un peu ce qu'on pensait de lui à trois ou quatre kilomètres seulement de son castel, de son manoir, ou de sa maison bourgeoise, M. de Machin ou M. de la Chose a attendu majestueusement les visites le dos contre sa cheminée, la main dans son gilet, une corbeille sur la table pour recueillir les compliments.

Et les compliments de pleuvoir naturellement, car on ne va guère chez les gens pour leur débiter des sottises.

— Quel talent, monsieur le député, quelle force de raisonnement, quelle hauteur de langage, s'est écrié le substitut qui voudrait de l'avancement.

— Que de remerciements, monsieur le député, pour défendre avec une pareille vigueur les droits de l'église et du clergé : ceci venait du grand-vicaire.

— Continuez, mon cher Emile, conti-

nuez à combattre ces horreurs de révolutionnaires qui veulent nous ramener à Marat et à la guillotine, — s'est écriée la vieille madame Z... qui a fait sauter le petit Emile sur ses genoux, qui l'a vu haut comme ça !

— Ah ! mazette, vous les arrangez bien, a repris le conservateur X..., et vous les remettez carrément à leur place tous ces braillards de la gauche.

— N'est-ce pas mon vieil ami, carrément ; pour carrément, j'en réponds. Et ce n'est pas fini, vous verrez ça !

Vous verrez ça ! Aussi le premier soin de M. Raoul Duval arrivant au débotté, a-t-il été de formuler une interpellation sur l'inconvenance grande des conseillers municipaux d'Angers et du Havre, qui se sont permis de manger du veau et de la salade dans la compagnie compromettante du citoyen Gambetta.

Grâce au ciel, l'interpellation a fait long feu.

Devant un blâme anodin qui a dû médiocrement troubler la digestion des maires d'Angers et du Havre, le terrible Raoul Duval a renoncé à son discours, avalé sa langue chargée d'imprécations, et les amateurs qui se pourléchaient d'avance et se préparaient à marquer les coups d'adjectifs, ont par extraordinaire remporté leur béjaune.

Nous disons par extraordinaire, car il est certain qu'à Versailles ces exercices de gosier offrent un intérêt puissant, présentent un attrait particulier dont nous ne nous doutons pas à cinq cents kilomètres de la capitale du département de Seine-et-Oise.

Pour nous autres provinciaux, gens à intelligence épaisse et à cervelle rétrécie,

il y avait quelques sujets dont l'urgence nous paraissait plus immédiate, la solution plus pressante, l'étude plus utile que l'interpellation de M. Raoul Duval ou les accusations du général Ducrot.

Nous pensions, timidement il est vrai, et avec toute la réserve convenable, nous pensions que les lois de finance n'étaient pas absolument dépourvues d'opportunité, puisqu'il faut de l'argent pour boucler le budget et payer les Prussiens ;

Que la loi sur la réorganisation militaire ne serait pas inutile à étudier et à voter puisqu'il nous en a coûté une dizaine de milliards et deux provinces de posséder une armée mal organisée ;

Que même si on avait un moment de reste, on pourrait sans grand inconvénient, le consacrer à cette pauvre loi sur l'instruction qui attend depuis si longtemps dans son coin, — comme si monseigneur Dupanloup l'avait mise en pénitence.

Nous pensions tout cela, mais nous avions tort, grandement tort, et notre humble jugeotte était en défaut : les grands hommes qui gouvernent le pays nous l'ont bien montré et d'une façon triomphante.

Les lois de finances ? — La Commission du budget n'a pas encore tous les renseignements et documents nécessaires.

Vous comprenez bien : pas encore les renseignements !

Depuis... voyons, comptons sur nos doigts, — depuis quatre grands mois pour le moins, depuis quatre grands mois au bas mot, la commission du budget se réunit trois fois par semaine, la commission du budget a un secrétaire, la commission du budget peut mettre à réquisition tous les porte-plumes du ministère

des finances, et chacun sait que dans les ministères les porte-plumes ne manquent pas ; la commission du budget a un service télégraphique dans le palais même de Versailles, de sorte que la commission du budget n'a pas à se mouiller s'il pleut, à s'enrhumer s'il fait froid, à prendre un coup de soleil s'il fait chaud, pour expédier des télégrammes aux quatre coins de la France ; la commission du budget a conféré, discuté, parlé, parlementé avec les délégués de toutes les chambres de commerce, avec les représentants de toutes les industries et de tous les négoce, la soie, la laine, le lin, le coton, le fer etc... la commission du budget a ses bureaux encombrés de rapports, de requêtes, de tableaux de douane, de tarifs, de montagnes de chiffres...

Et malgré tout cela, chose inouïe, chose étonnante, chose abracadabrante, la commission du budget manque de renseignements !

La loi sur l'armée ? M. Thiers est malade.

Ça, c'est une raison. Relâche pour cause d'indisposition.

Il faut espérer que cette maladie ne durera pas que cette indisposition ne sera rien : un simple bobo tout au plus.

Grâce à Dieu, M. Thiers avec ses soixante-seize ans, est doué d'une constitution robuste, d'un tempérament vigoureux et sain comme l'œil, car sans cela voyez où nous en serions, dans quel pétrin nous tomberions si M. Thiers était souvent malade ! Tout serait suspendu, renvoyé, ajourné. Rien ne marcherait, la vie s'arrêterait en France suivant que le poulx de M. Thiers battrait plus ou moins fort.

FEUILLETON DE LA MASCARADE

LE TRONE DE CHARLES-QUINT

Bouffonnerie à mettre en musique

Personnages connus

1er Acte

Isabelle seule. — Un bel homme ! trouver un bel homme ! Quel poids que le fardeau des affaires publiques. (avec mélancolie) Ah, on a raison de dire que les reines ne sont pas toujours heureuses.

— Ces grands d'Espagne sont si laids. Prim, un avorton à figure de singe ; du feu par moments, mais pas de fond.

Serrano, le beau Serrano, un bellâtre infatué de sa personne, qui ne mérite pas cet excès d'honneur. Un gandin poussif, plus chauve que l'occasion.

Topete, marin d'eau douce... Et cependant tous trois ! Mais aussi que peut faire une malheureuse femme livrée à un mari imbécile, abandonnée avec son imagination ardente et son sang d'Espagnole aux longs ennuis, à la solitude accablante, à l'isolement lourd de la grandeur royale.

Marie de Neubourg, cette reine d'Espagne dont un poète français a chanté les tristesses dans un drame intitulé *Ruy-Blas*, Marie de Neubourg au

moins avait un mari qui tuait des loups, le mien pêche à la ligne !

Cela n'excuse-t-il pas tous les... désespoirs ? Ah s'il m'était permis de m'égarer dans les foules au milieu de ces femmes du peuple qui circulent gaiement dans les rues et sur les places de Madrid, coudoyant librement les porteurs d'eau et les crocheteurs... là peut-être découvrirais-je ce type rêvé....

Scène II

La camériste. — Un inconnu demande à parler à votre Majesté.

La reine. — Un inconnu : son nom ?

La camériste. — Il s'appelle Marfori.

La reine. — Marfori, cela sonne bien, Marfori vous caresse délicatement l'oreille.

Et comment est-il fait ce Marfori ?

La camériste. — Un homme superbe, madame !

La reine. — Superbe ! Fais entrer immédiatement et laisse-nous !

Scène III

Il signor Marfori. — Majesté....

La reine foudroyée. — C'est vrai, il est superbe ! des yeux, des moustaches, un torse ! Tais-toi mon cœur ! (avec bonté) Approchez, mon ami. — Que désirez-vous ?

Il signor Marfori. — Votre majesté voit devant elle un pauvre diable....

La reine. — Pauvre, une si riche nature !

Marfori. — ... qui doué d'un appétit robuste, d'une santé de fer....

La reine. — De fer !

Marfori. — Est singulièrement embarrassé de satisfaire l'un et de soutenir l'autre.

La reine. — Le malheureux, il a faim ! An-nunziata, un beefsteak, deux beefsteaks, trois beefsteaks....

Marfori. — On m'avait bien dit que la bonté de la reine était inépuisable....

La reine. — Vous m'intéressez tant !

Marfori. — Et cela m'enhardit à solliciter de votre majesté....

La reine. — Quoi, quoi, mon ami, parlez donc ?

Marfori. — Une charge à la Cour, quelque modeste soit-elle, pourvu qu'elle me permette de vivre.

La reine. — C'est bien le moins.

Marfori. — Votre majesté le sait, les professions lucratives sont très-restreintes dans vos vastes états : les seuls métiers qui rendent un peu sont la mendicité et le brigandage ; le brigandage est trop fatigant, et la mendicité vous expose à rencontrer des gens mal élevés....

La reine. — Des sentiments nobles !

Marfori. — Qui se soignent médiocrement.

La reine. — De la dignité !

Marfori. — Qui sauf votre respect....

La reine. — De la politesse !

Marfori. — ... ont des bœux....

La reine. — De la propreté ! Marfori, je me charge de votre sort.

Marfori. — Comment remercier votre majesté !

La reine. — Plus tard : vous le saurez ! An-nunziata....

La camériste. — Madame....

La reine. — Prévenez pour qu'on assemble le grand conseil.

Scène IV

Le grand Conseil

La reine. — Messieurs, je vous ai réunis en séance extraordinaire pour vous faire une communication de la plus haute importance.

Le ministre de l'intérieur. — Une insurrection ?

La reine. — Du tout.

Le ministre des armes. — Une guerre déclarée ?

La reine. — Pas le moins du monde.

Le ministre des finances. — De nouveaux impôts à créer ?

La reine. — A quoi bon, on ne paie pas les anciens.

Le roi. — La reine serait-elle....

La reine. — François, vous êtes un indiscret. Rien de tout cela, messieurs, la reine voulait vous présenter son nouveau surintendant général (Mouvement). Le voilà ! Marfori, approchez. — (longue sensation).

Serrano. — Votre majesté ne s'est-elle pas prononcée un peu vite ?

L'amiral Topete. — Il me semble en effet que votre majesté aurait pu consulter ceux qui....

La reine. — Quelle impudence ! Oser me reprocher... prétendriez-vous, messieurs, vous créer un droit de mes bontés passées ?

Le roi. — En fait de droit, madame, n'avez-vous pas oublié complètement celui....

La reine. — Vous aussi, vous ! c'est le dernier coup ! Puisqu'on me presse à bout, la reine d'Espagne saura se montrer !

Marfori, allez commander le dîner et deux couverts seulement : — le roi mangera à l'office !

Et si M. Thiers mourrait ! Brrr, rien que d'y penser, il nous prend un froid dans le dos.

Quant à la loi sur l'instruction, on pense bien qu'avant de s'occuper d'une semblable bagatelle, il y aura d'autres interpellations à vider.

De sorte que la place est nette, le bureau vide, les cartons nettoyés.

Heureuse Assemblée, plus rien à faire, rien qu'à se croiser les bras, à compter le nombre d'ivrognes que renferme chaque département, et à se gourmer de temps en temps.

Alors une idée, si elle repartait en vacances ?

Jacques BARBIER.

L'Instruction

L'opinion commence à s'agiter autour de cette question dont la solution est tellement claire, tellement simple, tellement logique, tellement indispensable, que les hésitations, les incertitudes et les tergiversations que nous y apportons doivent faire sourire de pitié tout homme qui porte la tête à peu près daplomb sur ses épaules.

Dans un demi-siècle, lorsque nos neveux penseront qu'il a fallu à leurs ancêtres des mois et des années pour découvrir que l'instruction vaut mieux que l'ignorance, pour arriver à la rédaction de ce simple article de loi : *L'Instruction est gratuite et obligatoire* ; obligatoire comme le paiement des impôts, obligatoire comme le service militaire, obligatoire comme ces innombrables charges sociales auxquelles nous sommes tenus de nous soumettre, — à moins d'aller vivre dans un bois à l'état sauvage ;

Quand ils réfléchiront aux discussions interminables, aux *si*, aux *cas*, et aux *mais* qui auront précédé cette réforme naïve à force d'être simple, nos neveux se sentiront pris à notre égard de la commisération qui nous touche, lorsque nous comparons à nos engins de guerre les carabines à rouet et les arquebuses à mèche.

Et chose bizarre, chose incroyable, les gens qui repoussent cette réforme sont ceux-là même qui en tireraient un profit sinon supérieur au moins égal à celui des déshérités de l'instruction.

Nous ne parlons pas des hommes pour lesquels l'ignorance publique est une source directe et abondante de revenus.

Ces messieurs évidemment se trouvent au premier rang des ennemis de l'instruction, et ils défendent leur gagne-pain.

Mais ce qu'il y a d'attristant, c'est de voir le nombre de gens à peu près raisonnables intitulés généralement conservateurs qui emboîtent le pas aux apôtres de l'ignorance et se laissent convaincre par leurs

piètres raisons, et par des arguments tellement misérables, qu'on est tenté de leur donner l'aumône.

Comment les conservateurs n'ont-ils pas encore compris que l'instruction est le préservatif le plus efficace contre les liquidations sociales à courte échéance, les fusillades humanitaires et les réformes au pétrole ?

Comment ne se doutent-ils pas que si les rassemblements, les foules, se laissent prendre aux déclamations des politiques de carrefour, aux promesses ridicules des charlatans de journalisme ou de tribunes populaires, cela tient surtout et avant tout à cette ignorance pernicieuse et malsaine qui bouche les yeux et l'entendement du plus grand nombre.

Les communistes, les niveleurs, les partageux, toutes ces sectes absurdes effroi du bourgeois conservateur, toutes ces sectes existaient elles si elles ne trouvaient une alliée puissante dans les ténèbres d'intelligence de leurs affiliés, si leurs partisans avaient la moindre notion d'économie sociale ou même d'arithmétique ?

Et les malins le savent bien. Quand l'Empire résistait à la diffusion de la lumière et de l'instruction, il n'agissait pas étourdiment.

Il voulait se ménager pour complice cette ignorance salutaire qui permet de gouverner une nation moitié par l'abaissement, moitié par la terreur.

La plupart de ces démagogues à tous crins, de ces exploiters des passions, des misères et des sottises des foules, n'étaient-ils pas des agents impériaux chargés de tirer la ficelle du spectre rouge ?

Cette odieuse commune de Paris où trois cent mille hommes obéissaient à des piens déclassés, à des pharmaciens réformés et à des culottiers de pipes, était-elle autre chose que le fruit pourri, l'abeès malsain, la protubérance monstrueuse de cette ignorance publique caressée, choyée, nourrie, engraisée pendant vingt ans, avec des excitants et des aphrodisiaques ?

Est-on tenté de recommencer l'expérience ? Les peureux d'hier, les rassurés d'aujourd'hui, nous répondront : Nous avons vingt-neuf mille gendarmes !

Vingt-neuf mille gendarmes c'est beaucoup en effet, mais les gendarmes passent et l'ignorance reste.

Et avec l'ignorance, les passions, les haines, les misères et les excès qui en sont la suite et la conséquence forcée.

Maintenant il se trouve des gens rangés qui d'accord sur le principe de l'instruction obligatoire, trouvent que l'instruction gratuite coûterait trop cher.

C'est un raisonnement arithmétique absolument conforme à celui de ces campagnards sordides qui aiment mieux la fièvre que le médecin, parce que le médecin aussi coûte trop cher, — tandis que la fièvre on en meurt : ce qui est plus économique.

Prim. — Comme il vous plaira ; mais quand il y a un trône quelque part, il faut être dessus ou dessous. Je préfère être dessus.

Serrano. — Vous n'êtes pas dégoûté, mon cher, et je suis assez de votre avis ; mais connaissez-vous le moyen de nous y mettre tous les trois ?

Prim. — Cela me paraît malaisé ; cependant essayons.

(*Ils cherchent à monter tous trois*)
Serrano. — Vous le voyez, l'expérience est concluante — Trop étroit !

Prim. — Si pour deux seulement... il y a cet imbécile de Topete que nous pouvons facilement...
Serrano. — Nous verrons plus tard. Réservez la question pour le moment.

Scène II

Un chambellan. — Messigneurs !

Prim. — Qu'y a-t-il ?

Le chambellan. — Des délégués du peuple espagnol.

Serrano. — Le peuple espagnol, c'est ma foi vrai, nous l'avions oublié !

Nous sommes un peu pressés pour nous occuper de ces vâtilles. Demandez ce que veulent ces délégués.

Le chambellan. — Voici leur requête.

Serrano lisant. — Diminution d'impôts, administration sage, ministres honnêtes, liberté de etc.

Prim. — Toujours les mêmes rengaines.

Topete. — Ces gens là s'imaginent, Dieu me damne, que nous avons fait une révolution pour eux !

Prim. — Heureuse naïveté !

Serrano. — Dites à ces messieurs que les questions seront étudiées, et qu'ils repassent un autre jour.

COSAS DE ESPANA

Cette Espagne est vraiment un pays unique. Non contenté d'avoir donné le jour au Cid, inventé la cachucha, et de produire des oranges très estimées, elle possède une spécialité de révolutions inconnues à tous les autres états.

Au lieu d'être, comme chez les autres peuples, un accident ou une nécessité, la révolution est devenue pour les Espagnols un besoin, une distraction, un spectacle, absolument comme les courses de taureaux.

Quand ils ont vu égorger assez de ruminants dans une saison, nos frères transpyréniens s'offrent une petite révolution en guise d'entracte, histoire de passer le temps.

Quelquefois la comédie tourne mal pour le régisseur général, les acteurs oublient qu'ils jouent pour le public et prennent leurs rôles au sérieux, — témoin les malheurs de l'innocente Isabelle, — mais cette éventualité non prévue est rare.

Le plus ordinairement, il s'agit simplement d'amuser un brin les cabaleros et les sonoras et de faire prendre l'air à la troupe carliste, engagée tout particulièrement pour ces sortes de plaisirs.

Car les Carlistes sont à peu près les seuls qui, ayant conservé les bonnes traditions et connaissant le goût du public, savent le mieux diriger convenablement ces spectacles.

On avait bien essayé d'organiser une troupe avec l'Internationale, mais les sujets en étaient trop neufs sur les planches, leur jeu manquait de légèreté, et les ténors brillaient par leur absence.

Tandis que la troupe carliste, formée depuis longtemps, possède des artistes de mérite et d'un talent très-apprecié dans un genre qu'elle exploite avec succès.

Pour nous autres, spectateurs trop éloignés de la scène, la comédie espagnole offre un maigre intérêt, et n'étant l'agence Havas qui prend la peine de nous informer journellement des péripéties de la pièce qu'on joue actuellement, nous nous en préoccupons fort peu.

Mais les hidalgos, placés aux premières loges, ne partagent pas notre indifférence et y assistent avec un plaisir infini.

Un mois à l'avance, ils savourent le programme, discutent sur le nom des acteurs et attendent avec impatience le lever du rideau.

La représentation devait cette fois avoir lieu le 20, mais une répétition générale ayant été nécessaire et quelques costumes n'étant pas achevés, on a dû remettre la chose au 21.

En effet, le 21, les trois coups réglementaires ont été frappés, l'orchestre a attaqué l'ouverture et la révolution a commencé.

Le premier acte a bien marché ; les artistes ont joué avec un ensemble satisfaisant, soit dans l'Aragon, soit dans la Navarre, soit dans le Guipuscoa, et pourvu que les trucs fonctionnent convenablement, que les machinistes soient à leur poste et que le régisseur veille aux entrées, il n'est pas douteux que la représentation finisse à la satisfaction générale.

A la condition qu'Amédée, peu accoutumé encore à ces sortes de spectacles, n'aille pas tout gêner par ses sifflets intempestifs, nous espérons qu'une fois de plus, la troupe carliste remportera le légitime succès qui lui est dû, et que rentrée dans la coulisse avec ses bravos et ses couronnes, elle préparera d'autres représentations pour la saison prochaine.

Maintenant, aux affaires sérieuses : Trois postes principaux, n'est-ce pas ?

Prim. — Naturellement.

Serrano. — Affaires intérieures, ou régence...
Prim. — Régence, cela ne sent-il pas un peu son royaume ?

Serrano. — En aucune façon, un titre voilà tout. Du reste, n'êtes-vous pas là ?

Prim. — C'est juste.

Serrano. — Je reprends : régence, ministère des armes, grand amiral.

Moi la régence. *Prim* les armes, *Topete* la marine, cela va-t-il ?

— Entendu !

Serrano. — Quant aux appointements ?

Topete. — Les plus gros possible.

Serrano. — Cela va de soi ; nous fixerons le chiffre après vérification de la caisse.

Et maintenant : Viva las Espanas !

Scène III

Les mêmes

Prim. — Quel métier !

Serrano. — Cela devient insoutenable !

Prim. — Dix-huit tentatives d'assassinat en quinze jours !

Serrano. — Impossible de regarder à la fenêtre sans servir de point de mire à une escopette....

Prim. — Et ce pauvre Topete qui arrive, dans quel état, grand Dieu, mouillé comme un rat !

Topete. — Trois baux complets depuis ce matin ; sous prétexte que je suis amiral, le peuple veut me jeter à l'eau sur tous les ponts que je traverse. Heureusement qu'on ne perd pas pied dans les fluttes d'Espagne.

Serrano. — Il résulte de ceci, mes bons amis, que nous avons les désagréments de la royauté.....

M. BARODET

M. Barodet vient d'être nommé maire de Lyon.

Ce choix était prévu, c'était le seul politiquement possible, et la dépêche de l'*Officiel* n'a dû surprendre personne.

Sans contredit M. Barodet manque un peu de prestige : la mairie de Lyon n'avait jamais dû lui apparaître jadis, que sous forme de rêve lointain, et comme il n'est pas tout à fait sot, il doit rire un peu dans sa belle barbe de se voir si rapidement arrivé à un poste qui a un certain renom dans une ville de quatre cent mille habitants.

M. Barodet, maire de Lyon, représente-t-il réellement l'essence de la population lyonnaise active, intelligente et laborieuse ?

Peut-il être considéré comme la personification de notre vieille cité ?

Nous ne pensons pas qu'il se fasse d'illusions à cet égard : néanmoins il ne tient qu'à lui d'acquiescer de ce côté une partie de ce qui lui manque en veillant avec sollicitude à la gestion de nos affaires publiques, à la sauvegarde de nos intérêts dont il est le représentant — nominal.

Il ne nous déplaît en aucune façon de voir la fortune ou une situation bien définie absentes du cortège du nouveau maire de Lyon : si la fortune n'est pas le bonheur à plus forte raison n'est-elle pas l'apanage obligé de la capacité et du savoir, et ce n'est pas un mal de nous former à ces mœurs républicaines qui en Amérique, par exemple, élèvent au premier rang un inconnu et un obscur de la veille.

La seule condition que nous ayons le droit d'exiger, c'est que le nouveau venu, le nouveau parvenu si vous voulez, car il n'y a aucun déshonneur dans cette qualification, sache se tenir dignement sur le fauteuil qu'il occupe et ne descende pas audessous de l'échelon auquel on l'a élevé.

M. Barodet, — il ne doit pas l'ignorer, — arrive à la mairie de Lyon dans des circonstances particulièrement épineuses.

Il a derrière lui ou devant lui, comme on voudra, une liquidation qui n'est point sans périls, mais qui ne sera pas sans gloire s'il sait la mener à bien.

Entouré d'un conseil municipal dévoué sans doute, pavé de bonnes intentions nous voulons le croire, mais dont le grand défaut est l'incapacité, et des connaissances un peu sommaires en arithmétique, le maire de Lyon aura à lutter contre bien des ignorances et des erreurs d'addition.

Le nouvel appoint des deux élus de dimanche dernier est peu fait nous le craignons, pour apporter des lumières bien vives dans la pénombre de la salle Henri IV.

M. Florentin, un confrère en journalisme, est un peu neuf dans notre ville, et dût-on nous accuser de gêner le métier, nous sommes médiocrement partisan de l'adjonction des journalistes militants dans les assemblées délibérantes, pour plusieurs raisons trop longues à développer à cette place.

Topete. — Sans en avoir les avantages.

Prim. — Parfaitement raisonné.

Serrano. — De sorte que le parti le plus sage serait de chercher un roi... un peu bête.

Prim. — Oui, même un peu niais.

Topete. — A moitié idiot.

Serrano. — C'est cela ; nous gouvernerons en son nom ;

Prim. — Et on lui tirera dessus.

Serrano. — J'allais le dire ; comme nous nous entendons. Allons, expédions des courriers, et vous Topete, faites faire les insertions dans les journaux.

Le chambellan. — Messigneurs !

Serrano. — Que voulez-vous ?

— Les délégués qui reviennent.

Serrano. — Ah ça, ils sont agaçants ces délégués. Répondez que le gouvernement est sorti.

Scène IV

Encore les mêmes

Serrano. — Eh bien, ces dépêches ?

Prim. — Rien de bon, personne n'en veut.

Serrano. — Les dégoutés ! Et quelles raisons ?

Prim. — Voyez.

Serrano. — Prusse : Léopold de Hohenzollern, excellent choix. Absolument incapable et bête comme ses pieds. Mais tère Antoine refuse à cause de complications avec France.

Danemark. — Prince naïf et inexpérimenté, ferait l'affaire ; mais frère empêtré en Grèce. Famille s'oppose.

Angleterre. — Prince Alfred : obstacles insurmontables avant d'accepter, parents demandant à voir la caisse.

Prim. — S'il ne s'agit que de la caisse.

Serrano. — Vous êtes trop intelligent pour ne

Quant à M. Cottin, les renseignements qu'on nous a rapportés de lui ne laissent pas qu'il n'ait été légèrement vaguement touché par ses capacités administratives.

Avec de semblables éléments nous le recommandons, M. Barodet aura une tâche laborieuse digne de l'application et des efforts d'un homme énergique, intelligent et sensé, une tâche au seuil de laquelle nous nous permettons de placer cette humble recommandation :

Que M. Barodet maire de Lyon, ne se souvienne pas trop de M. Barodet adjoint.

COMTE ET CARTOUCHES.

Parmi les personnages bonapartistes qui ont essayé de se refaire, non pas une virginité, mais une considération dans le procès Trochu, il faut citer le général Cousin de Montauban, comte de Palikao. Pendant quelques jours, — l'illusion ne dura pas longtemps à la vérité, — le comte de Palikao, ministre de la guerre, auteur de la fable des cartouches de Jaumont, fut considéré comme le sauveur, l'homme providentiel dont on ne peut se passer en France.

Le général de Palikao, nouveau Carnot, préparait la victoire et réorganisait l'armée et les finances ; il faisait sortir les soldats de terre, les canons des fonderies et les munitions des usines.

Quelques journaux allèrent même jusqu'à proposer la dictature militaire au général Palikao. Le général Palikao enfin, trouve encore aujourd'hui des défenseurs qui le préfèrent infailliblement aux « scélérats » du 4 septembre, et il est l'une des colonnes les plus solides du parti bonapartiste.

Nous nous faisons donc un véritable plaisir, dans ces conditions, d'apporter au monument de cet homme illustre, un nouveau titre de gloire, de prévoyance et de sagesse, qui résulte de son interrogatoire devant la commission d'enquête pour les marchés et fournitures.

Le rapport de cette commission, publié en petit texte à la quatrième page des journaux, entre l'inséparable Vicat et l'emprunt péruvien, n'a certainement pas été suffisamment remarqué, et nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de mettre en lumière une partie intéressante de ce petit travail.

Il s'agit d'un marché de cartouches conclu avec un monsieur Hedley au prix de 100 fr. le mille. Grâce à l'influence d'un comte mystérieux, ce prix a été porté immédiatement de 100 fr. à 180, en suite d'une autorisation signée Palikao.

M. Hedley a-t-il partagé avec le comte son protecteur ?

L'histoire ne le dit pas.

Dans tous les cas, voici les documents officiels.

EXTRAIT DU RAPPORT.

Le Président. — Il y a un marché Hedley relatif à des cartouches. Je vous prie de vouloir bien voir la portée de mes questions.

La commission n'a pas l'intention de vous rendre responsable de tous ces détails ; cette responsabilité est nominale. Nous savons qu'absorbé comme vous l'étiez par des circonstances de la plus haute gravité, vous n'avez pas pu donner vos soins partout et à tout ; mais il faut que vous sachiez que vos inférieurs sur lesquels pèse la responsabilité de ces détails, ont

pas connaître la figure de rhétorique appelée métonymie : le contenant pour le contenu.

Prim. — Et vos insertions dans les journaux, Topete ?

Topete. — Aucune offre sérieuse. Des aventuriers de bas étage ou des brigands de second ordre. Pas même un chef de bande.

Serrano. — Les rois s'en vont. Ah, un employé du télégraphe. Je ne sais quel vague espoir... Donnez-moi mon ami, donnez. A la bonne heure !

Topete. — Hein, on en a trouvé un.

Serrano. — Oui, oui, un Savoyard !

Topete. — Un Savoyard, roi d'Espagne !

Serrano. — Parfaitement, Amédée, duc d'Aoste, second fils du roi d'Italie...

Topete. — Et il accepte ?

Serrano. — Les yeux fermés.

Tous. — L'imbécile !

Le chambellan. — Messieurs.

Serrano. — Serait-ce déjà lui ?

Le chambellan. — Les délégués, vous savez...

Serrano. — Au diable ! dites-leur de revenir dans la quinzaine, ils trouveront Amédée les assis sur le trône de Charles-Quint.

III^e Acte

Le confident Matteo. — Votre majesté est-elle contente de sa nouvelle installation ?

Don Amédée. — Heu, heu, les premiers jours tu sais, on est mal à son aise dans un pays dont on ne connaît pas la langue.

Matteo. — Ni les mœurs.

Amédée. — Ni les coutumes. Et cela rend le gouvernement un peu plus difficile.

Matteo. — Sans doute.

plusieurs fois invoqué la pression qui leur arrivait d'en haut.

Il était de notre devoir, parlementairement, de remonter jusqu'au ministre responsable et de nous édifier sur la portée de cette expression : La pression d'en haut. Nous étions convaincus qu'elle n'avait pas été exercée par vous, que c'était une échappatoire à une responsabilité qui incombait à ceux qui devaient veiller aux détails.

Si nous continuons notre interrogatoire là-dessus, c'est pour bien constater la responsabilité de chacun. Vous l'appréciez comme vous l'entendez, mais nous avons le droit d'en faire porter une grande part sur ceux qui n'ont pas fait ce qu'ils devaient faire dans l'intérêt de l'Etat.

M. le général Palikao. — Quant à exercer une pression sur mes inférieurs, elle consistait tout simplement en ce que je leur recommandais la plus grande activité, et j'avais dit à M. le général Susane de consentir tous les marchés qui se trouvaient dans ces conditions-là, et qui ne dépasseraient pas une limite rationnelle.

La moyenne de ces marchés était de 90 fr., le prix du chassepot était de 67 fr. en fabrique, cela ne constituait qu'un écart de 23 fr. Je vous avoue que, dans ce moment-là, je ne considérais pas cette différence comme devant m'arrêter.

M. le président. — Nous ne comprenons pas sur quels calculs vous établissez cette moyenne. De plus, c'est sous votre administration qu'on voit apparaître dans les bureaux de la guerre tous ces spéculateurs éhontés pour qui les malheurs du pays sont un moyen de scandaleuse fortune.

Avez-vous gardé le souvenir de quelques-uns des hommes qui ont patronné ces gens-là ?

M. le général comte de Palikao. — Je me rappelle seulement M. Lecesne, qui est venu pour son compte proposer un marché qui n'a pas eu de suite. Je vous ai cité trois députés, je ne me rappelle pas les circonstances de leur intervention, c'est déjà un peu loin de moi.

Quant aux autres personnes, je n'en connais aucune, seulement je me rappelle très bien que le ministre des affaires étrangères aux Tuileries, m'a recommandé quelqu'un, mais qui ? je ne m'en souviens pas.

M. le président. — Vous ne vous rappelez pas qui a recommandé auprès de vous la comtesse Van de Vyver ?

M. le comte de Palikao. — C'est peut-être le ministre des affaires étrangères.

Mr le président. — Arrivons à l'affaire Hedley. Un M. Hedley fait un marché de cartouches. Ce marché, vous le signez, — il fait aussi un marché pour les fusils Sniders.

Mais passons. Le prix des cartouches est fixé à 200 fr.

Il vous envoie un certain comte, — à qui il écrit :

« Mon cher comte, Je vous écris en toute hâte pour vous dire d'aller au ministère de la guerre de suite, et de leur dire que leur prix de cartouches est impossible.

Je puis les avoir de 0 fr. 16 à 0 fr. 20 centimes, mais, dans mon traité, on les a mises à 0 fr. 20 cent. seulement.

M. le comte de Palikao. — Qu'est-ce que ce comte ?

M. le président. — On ne nous dit jamais rien d'une façon certaine, mais nous croyons que ce doit être le comte de Collognon. Il va au ministère, et il en ressort quelques instants après avec une augmentation de plus du double.

M. le comte de Palikao. — Qui la lui a donnée ?

M. le président. — Nous ne le savons pas et c'est là dessus que nous consultons vos souvenirs.

M. le comte de Palikao. — J'ai pris note seulement que M. Hedley avait proposé au ministère, le 4 septembre, 20,000 fusils Sniders et 12,000 Chassepots, — avec les 400 cartouches par fusil et devant les fournir à 100 fr. le mille.

Un membre. — Et on les porte à 180 fr.

M. le comte de Palikao. — M'a-t-on apporté à si-

ravisement, j'ai reçu des pavés dans les vitres de mon cabinet.

Cela voulait dire qu'il fallait changer Zorilla contre Sagasta.

J'ai renvoyé Zorilla pour prendre Sagasta, à quand d'autres pavés ?

LES JAPONAIS

Une trentaine de Japonais des deux sexes nous ont fait ces jours-ci, l'honneur d'une station dans notre ville, qu'ils ont visitée autant que le mauvais temps du commencement de la semaine le leur a permis.

Leur attention s'est portée surtout sur nos principaux monuments.

Parmi ceux qu'ils ont jugés dignes de leur présence, nous apprenons qu'ils ont débuté par le club de la rue Grôlée.

La concierge qui veille sur les délibérations du comité central leur a fait visiter ce monument de fond en comble.

Messieurs les Japonais ont surtout remarqué le siège qui servait au citoyen Favier, qui depuis... mais alors il était président.

Où leur a montré aussi la barre où comparait le citoyen Ordinaire, quand il vient rendre compte de sa conduite, la place réservée au citoyen Vallier et celle du citoyen Perret.

Comme ils insistaient pour voir ce fameux mandat impératif, dont la renommée a traversé les mers, leur concierge a répondu qu'il était enfermé dans une chasse dont le citoyen Bouvard seul a la clé.

Seulement on leur permit d'emporter la plume avec laquelle le citoyen Cottin a signé ce mandat auquel il doit son élection.

En sortant de la rue Grôlée, les Japonais se sont rendus à l'Hôtel de Ville et ont demandé à examiner deux curiosités dont les gazettes avaient beaucoup parlé, la police du citoyen Bouchu et le pompier cher au citoyen Marceau.

Malheureusement on fut obligé de leur répondre que, de ces deux monuments, le premier s'était effondré sous son propre poids, le second avait été démolí par la pioche du baron Chaurand.

Enfin, nos Asiatiques réservèrent leur dernière visite pour le monument le plus remarquable de notre cité, le budget de la ville de Lyon.

Nous devons le dire, à la vue de cette magnifique

production du génie de nos édiles, les Japonais furent littéralement épatés. Jamais leurs yeux éblouis n'avaient revê semblable merveille.

Le citoyen Vallier, qui a l'habitude de fourrer le nez dans les budgets leur en a fait les honneurs avec une grâce exquise, en leur expliquant les plus petits détails d'ornementation et en étant complaisamment devant eux les richesses d'imagination, les trésors d'habileté qui ont servi à la confection de cet incomparable morceau d'architecture.

Le citoyen Vallier leur a notamment fait comprendre les difficultés qu'il a fallu vaincre pour élever des colonnes de recettes avec un emprunt de huit millions non encore souscrit, pour pratiquer des ouvertures de crédit avec des dépenses imprévues, des améliorations diverses, etc., et pour pouvoir distribuer aux architectes, aux maçons et aux gorjats qui ont contribué à l'édification de ce chef-d'œuvre, des indemnités ou gratifications variant de 500 francs à 3,600 francs, — et cela sans que les colonnes des dépenses fussent moins solides sur leurs bases.

Les Japonais se sont retirés émerveillés positivement, après avoir pu, d'un angle du budget, admirer les lunettes de notre nouveau maire, le citoyen Barodet, et la barbe vénérable du citoyen adjoint Chauverot.

A. M.

PAUVRE VERSAILLES !

Les Versailles n'étant pas montagnards ne se croient pas obligés de donner l'hospitalité, ils le font payer même plus cher qu'à l'auberge.

Il est certain que ces pauvres gens ont besoin d'argent et sont vraiment dignes de commiseration.

Pendant que les provinces de l'Est et du centre étaient pillées, brûlées et mises à sac par les Prussiens, ils ont eu le dessus du panier de l'invasion : l'empereur Guillaume et sa bande qui mangeaient, buvaient, se gobegeaient et payaient bel et bien boisson et victuailles avec l'argent réquisitionné dans les villes qui n'avaient pas le bonheur de s'appeler Versailles et de loger les grands d'Allemagne.

Pendant que Raoul Rigault gouvernait Paris, pendant que les villages de la banlieue recevaient du matin au soir une pluie d'obus et de boulets, — Versailles servait de refuge à tous les émigrés Parisiens qui venaient vider leurs goussets et leur porte-monnaie dans les larges poches des Seine-Oisillons, comme les appelait Rochefort.

On payait dix francs pour coucher dans une encoignure de porte, les corridors n'étaient abordables qu'aux millionnaires, et les approvisionnements de tout genre s'enlevaient à de tels prix, qu'on trouva plusieurs rats morts d'inanition pour n'avoir pas découvert une croûte de fromage à se mettre sous la dent.

Il est résulté de ces événements une grande misère pour les Versailles.

C'est pourquoi le conseil général de Seine-et-Oise réclame à l'Etat la somme ronde de cent mille francs pour le logement du Président de la République à la Préfecture.

La Préfecture de Versailles est un beau bâtiment entièrement neuf, situé sur le cours, à cinq minutes du Château; pas d'usine à gaz, pas de fabrique de bougie, pas d'entrepôts nauséabonds ; un air pur, un coup d'œil riant et un concierge aimable, — cela vaut cent mille fr. comme un sou.

A peine pourrait-on objecter que d'ordinaire ce bâtiment n'a pas de valeur locative, qu'il n'est pas d'usage d'y loger des marchands de

— Bing !

Amédée. — Qu'arrive-t-il, grand Dieu ! un caillou dans la vitre. Tiens, il paraît que Sagasta...

Le confident Matteo. — Majesté, toute la ville est en insurrection, écoutez les coups de fusil.

Amédée. — Ah ça, c'est une plaisanterie, et Sagasta qui prétendait que ces élections...

Matteo. — Déplorables, majesté ; sans les gardarmes, vous n'auriez pas une voix pour vous. Aussi croyez-moi, un bon conseil : Si nous nous en allions ?

Amédée. — Tu crois, avant que j'aie appris l'espagnol ?

Matteo. — Votre majesté aurait peut-être dû l'apprendre avant.

Amédée. — Bien, mais ces malheureux délégués avec leur requête ?

Matteo. — Laissez donc, depuis le temps qu'ils la promettent ; par curiosité, veuillez regarder la date.

Don Amédée. — Miséricorde ! depuis leur premier roi, et ils n'y ont pas changé une virgule.

Matteo. — Vous voyez, monseigneur, que les pauvres diables ont le temps d'attendre, et que ce n'est pas vous qui êtes destiné à faire leur bonheur.

Amédée. — Ni don Carlos !

Matteo. — Bien entendu, mais le peuple espagnol en est toujours aux croyances naïves de la politique ; il pense qu'en changeant de monarque il changera de gouvernement, absolument comme ces malheureux qui retournent leur habit percé de part en part, — pour qu'on ne voie pas les trous.

L. LECTAÏN.

Amédée. — Mais bah, je m'y ferai, et avec de bons ministres...

Un chambellan. — Monseigneur.

Don Amédée. — Que veux-tu ?

Le chambellan. — Des délégués du peuple espagnol.

Don Amédée. — Déjà ! que demandent-ils ?

Le chambellan. — Voici leur supplique.

Don Amédée. — Est-ce que je sais lire leur petois ? Qu'ils attendent au moins que j'aie appris l'espagnol.

Scène II

L'huissier de service. — Le premier ministre de sa majesté.

Don Amédée. — Bonjour Sagasta, bonjour, puis que vous voilà, déchiffrez-moi ce grimoire.

M. Sagasta. — Diminution d'impôts, économie, bonne administration, liberté... oui, oui, toute la litanie connue. Du reste, nous allons assembler les Cortès.

Don Amédée. — Les Cortès, qu'est-ce que c'est que ça ?

M. Sagasta. — La chambre des députés, si vous aimez mieux.

Don Amédée. — Bien, bien, assemblez les Cortès, Sagasta.

M. Sagasta. — Oui, mais il faut pour cela faire des élections.

Don Amédée. — Des élections, d'accord, faites faire les élections, Sagasta.

A propos, dites-moi, les Espagnols sont-ils contents de moi, Sagasta ?

M. Sagasta. — Contents, ce n'est pas suffisant, ils sont dans l'enchantement.

Don Amédée. — Justement ce que me disait ce pauvre Zorilla. Un beau matin, au milieu de ce

Scène IV

Amédée. — Comment prononcez-vous cela, mon cher maître ?

Le professeur. — Ecoutez bien : Cette lettre est la fameuse rota espagnole. Cela se prononce du gozier, un son guttural ; dites voir ?

Amédée. — Rota.

Le professeur. — Pas tout à fait, mais il y a du bon, beaucoup de bon.

nouveautés ou des bazars à vingt-neuf sous, que par conséquent la présence de M. Thiers n'a pas diminué sensiblement les revenus de l'immeuble préfectoral.

Mais de pareils raisonnements ne sauraient être invoqués devant l'extrême pauvreté de ces malheureux Versaillais.

Leur Conseil général est même bien bon de ne pas produire la petite note supplémentaire que voici :

Impôts des portes et fenêtres à la charge du locataire.	1,200 f.
3 o/o pour le balayage et l'éclairage	3,000 »
Bougies : 363 à 1 fr. pièce	363 »
Musique sous les fenêtres	300 »
Spectacle des revues	300 »
Etrennes au concierge	150 »
Entretien de la grille	60 »
Agrément de la promenade sur le cours	280 »
Charme des courses en ville et vue de la statue du général Hoche	475 »

En poussant jusqu'au bout le répertoire des hôteliers suisses, on obtiendrait facilement un total de quelques milliers d'écus à ajouter au principal.

Et les Versaillais auraient du pain à donner à leurs enfants !

Et si cela ne suffit pas, grand Dieu, qu'on ouvre une souscription publique. La grande voix de la charité ne reste jamais sans écho dans notre généreuse France, et les villes de Château-

dun, de Strasbourg, de Reims et de Nancy seraient les premières sans doute à apporter leur obole dans la sébille de leur infortunée compagne.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — Quel vent d'épidémie a donc passé sur le Grand-Théâtre ? La semaine dernière, M. Achard est subitement indisposé, dimanche, M^{lle} Sarolta est subitement indisposée ; mardi, M^{me} Chelli-Boulo est subitement indisposée ; mercredi, c'est le tour de M^{me} Sorandi.

Outre que ces indispositions subites doivent être fâcheuses pour les artistes qu'elles atteignent, elles ont cette bizarre particularité de n'être annoncées au public qu'à la dernière heure, au moment où il entre au théâtre et de contribuer également à indisposer des spectateurs auxquels on offre le *Trône d'Écosse* à la place de M. Achard ou la *Muette* au lieu de *Lucie* avec M^{me} Chelli.

Heureusement nous touchons au terme de l'année théâtrale et les indispositions vont forcément cesser. Lundi, la représentation d'*Haydée* a confirmé le grand succès de M. Achard, succès moins bruyant peut-être que celui de la *Dame blanche*, mais d'aussi bon aloi.

Moins bruyant pour deux raisons : d'abord le rôle de Georges Brown est certainement le meilleur de

M. Achard, qui en a fait pour ainsi dire une spécialité : ensuite, le personnage de Lorédan, dans *Haydée*, beaucoup plus ingrat, exige presque de son interprète les moyens vocaux d'un fort ténor, et l'organe du sous-lieutenant Georges Brown est un peu mince pour l'amiral de Venise.

Mais la façon dont M. Achard a joué et chanté Lorédan a pu convaincre les amateurs que sa voix a décidément très-peu perdu de ses qualités ; sauf de temps à autre, quelques teintes moins douces et plus cuivrées qui révèlent une légère fatigue, elle a conservé sa force, son ampleur, sa justesse et son charme.

Et ce que nous aimons à constater surtout, alors que nous voyons tant de jeunes chanteurs chevroter et faire mille efforts pour pousser un son, c'est la facilité avec laquelle M. Achard monte, soutient la note et passe avec aisance du médium au registre supérieur.

A ce titre seul, aucun des sujets actuels de M. Danguin ne peut lui être comparé.

En dehors de M. Achard et de M. Falchieri, l'interprétation d'*Haydée* a été plus que faible. Sans nous arrêter à M. Quinet, ni M^{me} Sorandi ni M^{lle} Chauveau n'ont été à la hauteur de leurs rôles, et les chœurs ont été mauvais.

A propos des chœurs, si nous n'étions pas si proche de la clôture de la saison, nous insisterions sur leur mauvaise tenue générale en scène. Quelques-uns de ces messieurs et quelques-unes de ces dames, non contents de rire et de bavarder, se permettent souvent des plaisanteries assez déplacées et complètement superflues.

La direction fera bien d'y veiller pour l'avenir. Notre future chanteuse légère, M^{me} Chelli-Boulo, a fait pour ainsi dire un premier début samedi dans le *Barbier*. Le public l'a fort bien accueillie.

M^{me} Chelli a pour elle un organe jeune, frais, très-

étendu, ses vocalises ont une pureté et une netteté des plus séduisantes ; seulement, sans vouloir la juger sur une première audition, le timbre de sa voix nous paraît un peu dur et manquant dans les notes élevées particulièrement, de douceur et de velouté.

Si le travail peut amener cette artiste à assouplir son organe et à le rendre moins cuivré, moins criard, nul doute que son acquisition soit précieuse pour la saison prochaine.

G. LAURENT.

Merci mon Dieu ! nous aurons la *Chatte blanche* au mois de juin. Des scrupules qui étaient nés dans l'esprit de notre municipalité avaient fait craindre un instant qu'un aussi remarquable ouvrage ne fût pas représenté à Lyon ; mais il paraît que toutes les difficultés sont levées, et nos conseillers sont aujourd'hui convaincus que la *Chatte blanche* est un spectacle aussi moral que démocratique, aussi artistique que bien fait pour répandre dans les masses le goût du beau et du bien.

Lyonnais, remerciez vos édiles qui subventionnent un directeur et lui confient le seul théâtre de la ville pour jouer la *Chatte blanche* pendant trois mois sans s'émouvoir.

Pourvu, o Seigneur ! que Thérèse ne se fasse pas tirer l'oreille pour venir moissonner nos bravos !

G. L.

Pour tous les articles non signés
L'administrateur-gérant, A. ALRICY

LYON. — Imp. COSTE-LABAUME, c. Lafayette, 3.

SAISON 1872 - XXI. ANNÉE

BOUQUÉRON-LES-BAINS

PRÈS GRENOBLE (Isère), route de la Grande-Chartreuse

Hydrothérapie, Bains de vapeur térébenthinés en étuves. — Salons, dernier perfectionnement. — Bains à l'eau de bourgeons frais de sapins. — Etablissement modeste ; vue magnifique ; eaux de source fraîches et pures. — Prix très-modérés. — Omnibus spécial place Grenette, à Grenoble. — Fiakres et voitures de place conduisant les voyageurs de la gare à Bouqueron au prix de 4 fr. et 3 fr. — Pour les renseignements, écrire franco au Directeur de Bouqueron-les-Bains.

AVEZ-VOUS BESOIN D'ARGENT

Allez rue de la Préfecture, 8, à l'entresol. On achète toutes espèces de marchandises en rouennerie, draperie, toiles et calicots, lingerie, rubans et dentelles, soieries, bonneterie, mercerie et quincaillerie, parfumerie, ganterie, chaussures et machines à coudre, pianos, mobiliers en tous genres. Les bijoux, les matières d'or et d'argent. Toutes les reconnaissances du Mont-de-Piété, en un mot, tout objet ayant une valeur quelconque, le tout à des prix très-avantageux.

EAU DENTIFRICE ANATHÉRINE

DU DOCTEUR J. G. POPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE

Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.

Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le tartre commence à s'y attacher ; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents croisées ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermi les dents ébranlées, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. — Flacons : 1 fr. et 2 fr. 50. — A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 37.

L'ELIXIR PURGATIF

A LA RÉSINE PURE DE SCAMMONÉE

Est le meilleur, le plus agréable et le plus prompt de tous les Purgatifs. — Dépôts, Phie Perret, r. du Griffon, 1, Phie Vial, r. Bourbon, Besson et Vichot, aux Brotteaux, Delevre, Croix-Rousse, et Phie Lardet, place des Jacobins.

EAU de MÉLISSE des CARMES

du Frère MATHIAS

Contre apoplexie, vertiges, vœux, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, choléra, etc., etc. — EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

L'INJECTION de TANNIN-FOURQUET

guérit en trois jours les écoulements récents ou invétérés. — Prix, 3 francs. — Seul Dépôt, LACROIX-MORLET, cours Bourbon, 53, Lyon.

SAGE-FEMME

Mlle JEANNIN, 3, rue du Plâtre, tient des pensionnaires. Consultations. Discretion assurée. — Prix modérés.

L'AMI DE L'HOMME,

ouvrage en vogue, très-apprecié, se trouve à Lyon, rue de

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES

Maison fondée en 1780
Qual de l'Archevêché, 12, près le pont Nemours

LES MÉDECINS de la Faculté de Paris prescrivent avec succès les Dragées SAVONULE-LEB EL au Baume de Copahu pour la guérison des affections contagieuses les plus invétérées, supérieures à toute capsule ou injection, ces dernières offrant souvent de grands dangers. — Prix : 3 et 4 fr. la boîte. — A Lyon, chez MM. Fayolle frères, Chervin et Cie, Aroul et Cie, Faivre, pl. Terreaux, Barnoud et Simon, r. de Lyon, Chevalier, pharmacien, rue Louis-le-Grand, Clavellier et Cie, pharm. dreguistes, pl. des Jacobins, 1.

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée ; la meilleure pour se teindre soi-même. — Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, Rue Grenette, 34. — Grand modèle, 3 fr., petit modèle, 3 fr. 50.

LA GRANDE MAISON DE CHAPELLERIE

de RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 43, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 50

A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'Été et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpaga et ouïl

Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrique.

Grand succès. — Précieuse Découverte

LA BRUNISSEUSE

POMMADE composée exclusivement de substances végétales, dont l'usage journalier rend promptement aux Cheveux décolorés la couleur primitive en leur donnant la souplesse et le brillant que les teintures vulgaires altèrent presque toujours.

DÉPÔT GÉNÉRAL chez Mme Gérard, cours de Broches, 1, au 4er. Se trouve chez MM. Jules Briand, rue de l'Hôtel-de-Ville, 100, Koch, rue de Lyon, 18, et chez les principaux parfumeurs.

Prix, le pot 4 fr. Envoi contre mandat-poste ou timbres-poste.

LE 4 MAI OUVERTURE DE LA GRANDE BRASSERIE

DE LA Confédération Suisse

Rue Thomassin, 22

Près la rue de Lyon.

OFFICE DES PETITES AFFICHES

Directeur, H. D'ALBY.

100, rue de l'Hôtel-de-Ville, à l'entresol

PAIEMENT de tous COUPONS ; AVANCES sur titres. ACHATS et VENTES de toutes valeurs sans autres frais que ceux de l'agent de change. Renseignements financiers donnés gratuitement.

Cotes officielles de Paris, Lyon et d'Italie

Comptoir spécial pour les valeurs en banque.

BITTER

De LACAUX FRÈRES, de Limoges

Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Élixir péruvien Coca.

Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. (Extrait du Rapport du D^r Derail.)

... « Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant tout les qualités de goût et d'hygiène. »

(Extrait du rapport de M. Bauger, chimiste.)

15 ANS DE SUCCÈS

THÉ BÉRAUD

Le plus doux et le plus agréable des Purgatifs pour combattre toutes les maladies provenant de la désorganisation des fonctions digestives. — 1 fr. 25 la boîte.

Alcool de Menthe concentré DE BÉRAUD

2 fr. le flacon. — Dépôt dans toutes les pharmacies

VER SOLITAIRE

Pharmacie GODDARD et PUY, r. Sully, 51, à Lyon.

Remède infailible et inoffensif pour faire expulser vivant le ténia ou vers solitaire. Prix : 10 fr.

Un des meilleurs Chocolats est le

CHOCOLAT-DONNEAU

Usine de la Tête-d'Or, à Lyon

AU GRAND BALLON

RESTAURANT Salles et Salons de famille ; Jardins, Tonnes Jeux de Boules.

Rue de la Quarantaine, 14

SOMMIERS-MODÈLES

LAURENT Bt s. g. d. g.

17, quai St-Antoine — Fque DE LITS EN FER — 6, quai Tilsitt (Album-Tarif franco.)

LÉON POUILLIEN, ingénieur-mécanicien

Seul agent de la Machine à coudre

POLLACK, SCHMIDT & C^{ie} garantie 5 ans

“LA SILENCIEUSE”

225 fr.

25 Guides pour toutes espèces de Travaux

30, RUE DE RICHELIEU, 30

En face la fontaine Molière, à Paris

AVANCES AU TRAVAIL

La Compagnie manufacturière SINGER, afin de populariser la machine à coudre et de venir en aide aux classes laborieuses, a décidé que : pour un faible loyer toute personne peut devenir en peu de temps propriétaire d'une de ses célèbres machines.

Plus de cent mille machines ont été livrées dans ces conditions en Amérique et en Angleterre.

Demandez la feuille explicative de ces conditions toutes spéciales à l'agence générale,

2, Rue des Archers, 2, près la rue St-Dominique

Fournitures pour toutes machines. Prix de fabrique. Réparations

ELIXIRS PUY

Préparés par DECHENAU, pharmacien.

Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurifier le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes les maladies chroniques.

L'Elixir n° 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que : bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarrasse des glaires bilieuses, etc.

L'Elixir n° 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.

Dépôt chez PUY, inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpennes ; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 51 ; M^{me} VILLOUD, herboriste, 75, grande-rue de la Croix-Rousse et chez tous les pharmaciens et herboristes. — Prix : 2 fr., 3 fr. 50 c. et 6 francs.

AVIS AUX CHOCOLATIERS

A vendre à prix modéré deux jolies broyeuses à 4 cylindres, broyant 100 kil. par jour, chez Delacour, mécanicien à Lyon, cours de Broches (près les ateliers de la Buire), constructeur de toutes espèces de machines propres à la fabrication du chocolat (fait aussi bien que Paris). Il se charge de l'installation des usines ; il recommande aussi à sa nombreuse clientèle son nouveau système de pompes et manèges brevetés s. g. d. g., pour l'arrosage des jardins, prairies, etc.

Mme CHRÉTIEU

Pharmacie des Célestins DÉPÔT PRINCIPAL

DE TOUTS LES MÉDICAMENTS SPÉCIAUX.

ENTREPRIS GÉNÉRAL de toutes les EAUX MINÉRALES françaises et étrangères

5, place des Célestins, 5.

DENTISTES AMÉRICAINS

Rue de Lyon, 32

De la faculté de médecine de Paris traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ et ses diverses affections — M^{me} Chrétien compte quinze années de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour.

Analyse des urines.

Consultations tous les jours de dix heures du matin à cinq heures du soir, 9, rue Bourbon, au 1^{er},